

CHAPITRE III

La révolte des Cipayes.

Quelques mots feront sommairement connaître ce qu'était l'Inde à l'époque à laquelle ce récit se rattache, et plus particulièrement ce que fut cette formidable insurrection des Cipayes, dont il importe de reprendre ici les principaux faits.

Ce fut en 1600, sous le règne d'Élisabeth, en pleine race solaire, dans cette Terre Sainte de l'Aryavarta, au milieu d'une population de deux cents millions d'habitants, dont cent douze millions appartenaient à la religion indoue, que se fonda la très honorable Compagnie des Indes, connue sous le sobriquet bien anglais de «Old John Company».

C'était, au début, une simple «association de marchands, faisant le trafic avec les Indes orientales», à la tête de laquelle fut placé le duc de Cumberland.

Vers cette époque, déjà, la puissance portugaise, après avoir été grande aux Indes, commençait à s'effacer. Aussi, les Anglais, mettant cette situation à profit, tentèrent-ils un premier essai d'administration politique et militaire dans cette présidence du Bengale, dont la capitale, Calcutta, allait devenir le centre du nouveau gouvernement. Tout d'abord, le 39^e régiment de l'armée royale, expédié d'Angleterre, vint occuper la province. De là

cette devise, qu'il porte encore sur son drapeau: Primus in Indiis.

Cependant, une compagnie française s'était fondée à peu près vers le même temps, sous le patronage de Colbert. Elle avait le même but que celui dont la Compagnie des marchands de Londres avait fait son objectif. De cette rivalité devaient naître des conflits d'intérêts. Il s'ensuivit de longues luttes avec succès et revers, qui illustrèrent les Dupleix, les Labourdonnais, les Lally-Tollendal.

Finalement, les Français, écrasés par le nombre, durent abandonner le Carnatique, cette portion de la péninsule, qui comprend une partie de sa lisière orientale.

Lord Clive, libre de concurrents, ne craignant plus rien ni du Portugal ni de la France, entreprit alors d'assurer la conquête du Bengale, dont lord Hastings fut nommé le gouverneur général. Des réformes furent poursuivies par une administration habile et persévérante. Mais, de ce jour, la Compagnie des Indes, si puissante, si absorbante même, fut touchée directement dans ses intérêts les plus vifs. Quelques années plus tard, en 1784, Pitt apporta encore des modifications à sa charte primitive. Son sceptre dut passer entre les mains des conseillers de la Couronne. Résultat de ce nouvel ordre de choses: en 1813, la Compagnie allait perdre le monopole du commerce des Indes, et, en 1833, le monopole du commerce de la Chine.

Toutefois, si l'Angleterre n'avait plus à lutter contre les associations étrangères dans la péninsule, elle eut à soutenir des guerres difficiles, soit avec les anciens possesseurs du sol, soit avec les derniers conquérants asiatiques de ce riche domaine.

Sous lord Cornwallis, en 1784, ce fut la lutte avec Tippo Sahib, tué le 4 mai 1799, dans le dernier assaut donné par le général Harris à Séringapatam. Ce fut la guerre avec les Maharattes, ce peuple de haute race, très puissant pendant le XVIIIe siècle, et la guerre avec les Pindarris, qui résistèrent si courageusement. Ce fut encore la guerre contre les Gourghas du Népal, ces hardis montagnards, qui, dans la périlleuse épreuve de 1857, devaient rester les fidèles alliés des Anglais. Enfin, ce fut la guerre contre les Birmans, de 1823 à 1824.

En 1828, les Anglais étaient maîtres,--directement ou indirectement,--d'une grande partie du territoire. Avec lord William Bentinck commença une nouvelle phase administrative.

Depuis la régularisation des forces militaires dans l'Inde, l'armée avait toujours compté deux contingents très distincts, le contingent européen et le contingent natif ou indigène. Le premier formait l'armée royale, composée de régiments de cavalerie, de bataillons d'infanterie, et de bataillons d'infanterie européenne au service de la Compagnie des Indes; le second formait l'armée

native, comprenant des bataillons d'infanterie et des bataillons de cavalerie réguliers, mais indigènes, commandés par des officiers anglais. À cela, il fallait ajouter une artillerie, dont le personnel, appartenant à la Compagnie, était européen, à l'exception de quelques batteries.

Quel était l'effectif de ces régiments ou bataillons, qui sont indifféremment nommés de cette façon dans l'armée royale? Pour l'infanterie, onze cents hommes par bataillon dans l'armée du Bengale, et huit à neuf cents dans les armées de Bombay et de Madras; pour la cavalerie, six cents sabres dans chaque régiment des deux armées.

En somme, en 1857, ainsi que l'établit avec une extrême précision M. de Valbezen dans ses *Nouvelles Études sur les Anglais et l'Inde*, ouvrage très remarqué, on pouvait «évaluer à deux cent mille hommes de troupes natives, et à quarante-cinq mille hommes de troupes européennes, le total des forces des trois présidences.»

Or, les Cipayes, tout en formant un corps régulier que commandaient des officiers anglais, n'étaient pas sans quelque velléité de secouer ce dur joug de la discipline européenne, que leur imposaient les conquérants. Déjà, en 1806, peut-être même sous l'inspiration du fils de Tippo Sahib, la garnison de l'armée native de Madras, cantonnée à Vellore, avait massacré les

grand'gardes du 69^e régiment de l'armée royale, incendié les casernes, égorgé les officiers et leurs familles, fusillé les soldats malades jusque dans l'hôpital. Quelle avait été la cause de cette rébellion,--la cause apparente, au moins? Une prétendue question de moustaches, de coiffure et de boucles d'oreilles. Au fond, il y avait la haine des envahis contre les envahisseurs.

Ce premier soulèvement fut promptement étouffé par les forces royales cantonnées à Ascot.

Une raison de ce genre,--un prétexte aussi,--devait également provoquer à son début le premier mouvement insurrectionnel de 1857,--mouvement bien autrement redoutable, qui eût peut-être anéanti la puissance anglaise dans l'Inde, si les troupes natives des présidences de Madras et de Bombay y eussent pris part.

Avant tout, cependant, il convient de bien établir que cette révolte ne fut pas nationale. Les Indous des campagnes et des villes, cela est certain, s'en désintéressèrent absolument. En outre, elle fut limitée aux États semi-indépendants de l'Inde centrale, aux provinces du nord-ouest et au royaume d'Oude. Le Pendjab demeura fidèle aux Anglais, avec son régiment de trois escadrons du Caucase indien. Restèrent fidèles aussi les Sikhs, ces ouvriers de caste inférieure, qui se distinguèrent particulièrement au siège de Delhi; fidèles, ces Gourghas, amenés au siège de Lucknow, au nombre de douze mille, par le rajah du

Népal; fidèles enfin les Maharajahs de Gwalior et de Pattachal, le rajah de Rampore, la Rani de Bhopal, fidèles aux lois de l'honneur militaire, et, pour employer l'expression usitée par les natifs de l'Inde, «fidèles au sel».

Au début de l'insurrection, lord Canning était à la tête de l'administration en qualité de gouverneur général. Peut-être cet homme d'État s'illusionna-t-il sur la portée du mouvement. Depuis quelques années déjà, l'étoile du Royaume-Uni avait visiblement pâli au ciel indou. En 1842, la retraite de Caboul venait diminuer le prestige des conquérants européens. L'attitude de l'armée anglaise pendant la guerre de Crimée n'avait pas été non plus, dans quelques circonstances, à la hauteur de sa réputation militaire. Aussi arriva-t-il un moment où les Cipayes, très au courant de ce qui se passait sur les bords de la mer Noire, songèrent qu'une révolte des troupes natives réussirait peut-être. Il ne fallait qu'une étincelle, d'ailleurs, pour enflammer des esprits bien préparés, que les bardes, les brahmanes, les «moulvis», excitaient par leurs prédications et leurs chants.

Cette occasion se présenta dans l'année 1857, pendant laquelle le contingent de l'armée royale avait dû être quelque peu réduit sous la nécessité des complications extérieures.

Au commencement de cette année, Nana Sahib, autrement dit le nabab Dandou-Pant, qui résidait près de Cawnpore, s'était rendu à Delhi,

puis à Lucknow, dans le but, sans doute, de provoquer le soulèvement préparé de longue main.

En effet, peu de temps après le départ du Nana se déclarait le mouvement insurrectionnel.

Le gouvernement anglais venait d'introduire dans l'armée native l'usage de la carabine Enfield, qui nécessite l'emploi de cartouches graissées. Un jour, le bruit se répandit que cette graisse était, soit de la graisse de vache, soit de la graisse de porc, suivant que les cartouches étaient destinées aux soldats indous ou musulmans de l'armée indigène.

Or, dans un pays où les populations renoncent à se servir même de savon, parce que la graisse d'un animal sacré ou vil peut entrer dans sa composition, l'emploi de cartouches enduites de cette substance,--cartouches qu'il fallait déchirer avec les lèvres,-- devait être difficilement accepté. Le gouvernement céda en partie devant les réclamations qui lui furent faites; mais il eut beau modifier la manoeuvre de la carabine, assurer que les graisses en question ne servaient pas à la confection des cartouches, il ne rassura et ne persuada personne dans l'armée des Cipayes.

Le 24 février, à Berampore, le 34^e régiment refuse les cartouches. Au milieu du mois de mars, un adjudant est massacré, et le

régiment licencié, après le supplice des assassins, va porter dans les provinces voisines de plus actifs ferments de révolte.

Le 10 mai, à Mirat, un peu au nord de Delhi, les 3e, 11e et 20e régiments se révoltent, tuent leurs colonels et plusieurs officiers d'état-major, livrent la ville au pillage, puis se replient sur Delhi. Là, le rajah, un descendant de Timour, se joint à eux. L'arsenal tombe en leur pouvoir, et les officiers du 54e régiment sont égorgés.

Le 11 mai, à Delhi, le major Fraser et ses officiers sont impitoyablement massacrés par les révoltés de Mirat jusque dans le palais du commandant européen, et, le 16 mai, quarante-neuf prisonniers, hommes, femmes, enfants, tombent sous la hache des assassins.

Le 20 mai, le 26e régiment, cantonné près de Lahore, tue le commandant du port et le sergent-major européen.

Le branle était donné à ces épouvantables boucheries.

Le 28 mai, à Nourabad, nouvelles victimes parmi les officiers anglo-indiens.

Le 30 mai, dans les cantonnements de Lucknow, massacre du brigadier commandant, de son aide de camp et de plusieurs autres

officiers.

Le 31 mai, à Bareilly, dans le Rohilkhande, meurtre de quelques officiers surpris, qui ne peuvent même se défendre.

À la même date, à Schajahanpore, assassinat du collecteur et d'un certain nombre d'officiers par les Cipayes du 38e régiment, et le lendemain, au delà de Barwar, égorgement des officiers, femmes et enfants, qui s'étaient mis en route pour gagner la station de Sivapore, à un mille d'Aurungabad.

Dans les premiers jours de juin, à Bhopal, massacre d'une partie de la population européenne, et à Jansi, sous l'inspiration de la terrible Rani dépossédée, tuerie, avec des raffinements de cruauté sans exemple, des femmes et enfants réfugiés dans le fort.

Le 6 juin, à Allahabad, huit jeunes enseignes tombent sous les coups des Cipayes.

Le 14 juin, à Gwalior, révolte de deux régiments natifs et assassinat des officiers.

Le 27 juin, à Cawnpore, première hécatombe de victimes de tout âge et de tout sexe, fusillées ou noyées,--prélude de l'épouvantable drame qui allait s'accomplir quelques semaines plus tard.

À Holkar, le 1er juillet, massacre de trente-quatre Européens, officiers, femmes, enfants, pillage, incendie, et à Ugow, le même jour, assassinat du colonel et de l'adjutant du 23e régiment de l'armée royale.

Le 15 juillet, second massacre à Cawnpore. Ce jour-là, plusieurs centaines d'enfants et de femmes,--et parmi celles-ci lady Munro,--sont égorgées avec une cruauté sans égale par les ordres du Nana lui-même, qui appela à son aide les bouchers musulmans des abattoirs. Horrible tuerie, après laquelle les corps furent précipités dans un puits, resté légendaire.

Le 26 septembre, sur une place de Lucknow, maintenant appelée le «square des litières», nombreux blessés écharpés à coups de sabre et jetés encore vivants dans les flammes.

Et, enfin, tant d'autres massacres isolés, dans les villes et les campagnes, qui donnèrent à ce soulèvement un horrible caractère d'atrocité!

À ces égorgements, d'ailleurs, les généraux anglais répondirent aussitôt par des représailles,--nécessaires sans doute, puisqu'elles finirent par inspirer la terreur du nom anglais parmi les insurgés,--mais qui furent véritablement épouvantables.

Au début de l'insurrection, à Lahore, le grand-juge Montgomery et

le brigadier Corbett avaient pu désarmer, sans répandre de sang, sous la bouche de douze pièces de canon, mèche allumée, les 8e, 16e 26e et 49e régiments de l'armée native. À Moultan, les 62e et 29e régiments indigènes avaient aussi dû rendre leurs armes, sans pouvoir tenter une résistance sérieuse. De même à Peschawar, les 24e, 27e et 51e régiments furent désarmés par le brigadier S. Colton et le colonel Nicholson, au moment où la révolte allait éclater. Mais des officiers du 51e régiment ayant fui dans la montagne, leurs têtes furent mises à prix, et toutes furent bientôt rapportées par les montagnards.

C'était le commencement des représailles.

Une colonne, commandée par le colonel Nicholson, fut lancée alors sur un régiment natif, qui marchait vers Delhi. Les révoltés ne tardèrent pas à être atteints, battus, dispersés, et cent vingt prisonniers rentrèrent à Peschawar. Tous furent indistinctement condamnés à mort; mais un sur trois seulement dut être exécuté. Dix canons furent rangés sur le champ de manoeuvres, un prisonnier attaché à chacune de leurs bouches, et, cinq fois, les dix canons firent feu, en couvrant la plaine de débris informes, au milieu d'une atmosphère empestée par la chair brûlée.

Ces suppliciés, suivant M. de Valbezen, moururent presque tous avec cette héroïque indifférence que les Indiens savent si bien conserver en face de la mort. «Seigneur capitaine, dit à un des

officiers qui présidaient l'exécution un beau Cipaye de vingt ans, en caressant nonchalamment de la main l'instrument de mort, seigneur capitaine, il n'est pas besoin de m'attacher, je n'ai pas envie de m'enfuir.»

Telle fut cette première et horrible exécution, qui devait être suivie de tant d'autres.

Voici, d'ailleurs, l'ordre du jour qu'à cette date même, à Lahore, le brigadier Chamberlain portait à la connaissance des troupes natives, après l'exécution de deux Cipayes du 55^e régiment:

«Vous venez de voir attacher vivants à la bouche des canons et mettre en pièces deux de vos camarades; ce châtement sera celui de tous les traîtres. Votre conscience vous dira les peines qu'ils subiront dans l'autre monde. Les deux soldats ont été mis à mort par le canon et non par la potence, parce que j'ai désiré leur éviter la souillure de l'attouchement du bourreau et prouver ainsi que le gouvernement, même en ces jours de crise, ne veut rien faire qui puisse porter la moindre atteinte à vos préjugés de religion et de caste.»

Le 30 juillet, douze cent trente-sept prisonniers tombaient successivement devant le peloton d'exécution, et cinquante autres n'échappaient au dernier supplice que pour mourir de faim et d'étouffement dans la prison où on les avait renfermés.

Le 28 août, sur huit cent soixante-dix Cipayes qui fuyaient Lahore, six cent cinquante-neuf étaient impitoyablement massacrés par les soldats de l'armée royale.

Le 23 septembre, après la prise de Delhi, trois princes de la famille du roi, l'héritier présomptif et ses deux cousins, se rendaient sans conditions au général Hodson, qui les emmena avec une escorte de cinq hommes seulement au milieu d'une foule menaçante de cinq mille Indous,--un contre mille. Et cependant, à mi-route, Hodson fit arrêter le char qui portait les prisonniers, il monta près d'eux, il leur ordonna de se découvrir la poitrine, il les tua tous trois à coups de revolver. « Cette sanglante exécution, de la main d'un officier anglais, dit M. de Valbezen, devait exciter dans le Pundjab la plus haute admiration. »

Après la prise de Delhi, trois mille prisonniers périssaient par le canon ou la potence, et avec eux, vingt-neuf membres de la famille royale. Le siège de Delhi, il est vrai, avait coûté aux assiégeants deux mille cent cinquante et un Européens et seize cent quatre-vingt-six natifs.

À Allahabad, horribles boucheries humaines, faites non plus parmi les Cipayes, mais dans les rangs de l'humble population, que des fanatiques avaient presque inconsciemment entraînée au pillage.

À Lucknow, le 16 novembre, deux mille Cipayes, passés par les armes au Sikander Bagh, jonchaient de leurs cadavres un espace de cent vingt mètres carrés.

À Cawnpore, après le massacre, le colonel Neil obligeait les condamnés, avant de les livrer au gibet, à lécher et nettoyer de leur langue, proportionnellement à leur rang de caste, chaque tache de sang restée dans la maison où les victimes avaient péri. C'était, pour ces Indous, faire précéder la mort par le déshonneur.

Pendant l'expédition dans l'Inde centrale, les exécutions des prisonniers furent continuelles, et, sous les feux de la mousqueterie, «des murs de chair humaine s'écroulaient sur la terre!»

Le 9 mars 1858, à l'attaque de la Maison jaune, lors du second siège de Lucknow, après une épouvantable décimation de Cipayes, il paraît constant qu'un de ces malheureux fut rôti vivant par les Sikhs sous les yeux mêmes des officiers anglais.

Le 11, cinquante corps de Cipayes comblaient les fossés du palais de la Bégum, à Lucknow, sans qu'un seul blessé eût été épargné par des soldats qui ne se possédaient plus.

Enfin, en douze jours de combats, trois mille natifs expiraient par la corde ou sous les balles, et, parmi eux, trois cent quatre-vingts fugitifs entassés dans l'île d'Hidaspe, qui s'étaient sauvés jusque dans le Cachemire.

En somme, sans tenir compte du chiffre des Cipayes qui furent tués les armes à la main, pendant cette répression impitoyable,--répression qui n'admettait pas de prisonniers,--rien que pour la campagne du Pendjab, on ne trouve pas moins de six cent vingt-huit indigènes fusillés ou attachés à la bouche des canons par ordre de l'autorité militaire, treize cent soixante-dix par ordre de l'autorité civile, trois cent quatre-vingt-six pendus par ordre des deux autorités.

Total fait, au commencement de l'année 1859, on estimait à plus de cent vingt mille le nombre des officiers et soldats natifs qui périrent, et à plus de deux cent mille celui des indigènes civils qui payèrent de leur vie leur participation, souvent douteuse, à cette insurrection. Terribles représailles contre lesquelles, non sans raison peut-être, M. Gladstone protesta avec énergie au parlement anglais.

Il était important, pour le récit qui va suivre, d'établir, de part et d'autre, le bilan de cette nécrologie. Il le fallait, pour faire comprendre au lecteur quelle haine inassouvie devait rester aussi bien au coeur des vaincus, assoiffés de vengeance, qu'à

celui des vainqueurs, qui, dix ans après, portaient encore le deuil des victimes de Cawnpore et de Lucknow.

Quant aux faits purement militaires de toute la campagne entreprise contre les rebelles, ils comprennent les expéditions suivantes, qui vont être sommairement citées.

C'est d'abord la première campagne du Pendjab, qui coûta la vie à sir John Laurence.

Puis vient le siège de Delhi, cette capitale de l'insurrection, renforcée par des milliers de fugitifs, et dans laquelle Mohammed Schah Bahadour fut proclamé empereur de l'Indoustan. «Finissez-en avec Delhi!» avait impérieusement ordonné le gouverneur général dans une dernière dépêche au commandant en chef, et le siège, commencé dans la nuit du 13 juin, se terminait le 19 septembre, après avoir coûté la vie aux généraux sir Harry Barnard et John Nicholson.

En même temps, après que Nana Sahib se fut fait déclarer Peïschwah et couronner au château-fort de Bilhour, le général Havelock opérait sa marche sur Cawnpore. Il y entra le 17 juillet, mais trop tard pour empêcher le dernier massacre et s'emparer du Nana, qui put s'enfuir avec cinq mille hommes et quarante pièces de canon.

Cela fait, Havelock entreprenait une première campagne dans le royaume d'Oude, et, le 28 juillet, il passait le Gange avec dix-sept cents hommes et dix canons seulement, se dirigeant sur Lucknow.

Sir Colin Campbell, le major général sir James Outram, entraient alors en scène. Le siège de Lucknow devait durer quatre-vingt-sept jours, coûter la vie à sir Henri Lawrence et au général Havelock. Puis, Colin Campbell, après avoir été forcé de se retirer sur Cawnpore, dont il s'emparait définitivement, se préparait pour une seconde campagne.

Pendant ce temps, d'autres troupes délivraient Mohir, une des villes de l'Inde centrale, et faisaient une expédition à travers le Malwa, qui rétablissait l'autorité anglaise dans ce royaume.

Au début de l'année 1858, Campbell et Outram recommençaient une seconde campagne dans l'Oude, avec quatre divisions d'infanterie, que commandaient les majors généraux sir James Outram, sir Edward Lugar, les brigadiers Walpole et Franks. La cavalerie était sous sir Hope Grant, les armes spéciales sous Wilson et Robert Napier, --soit environ vingt-cinq mille combattants, que le maharajah du Népal allait rejoindre avec douze mille Gourghas. Mais l'armée révoltée de la Bégum ne comptait pas moins de cent vingt mille hommes, et, la ville de Lucknow, sept à huit cent mille habitants. La première attaque se fit le 6 mars. À la date du 16, après une

série de combats dans lesquels tombèrent le capitaine de vaisseau sir William Peel et le major Hodson, les Anglais étaient en possession de la partie de la ville située sur la Goumti. Malgré ces avantages, la Bégum et son fils résistaient encore dans le palais de Mousa-Bagh, à l'extrémité nord-ouest de Lucknow, et le Moulvi, chef musulman de la révolte, réfugié au centre même de la ville, refusait de se rendre. Le 19, une attaque d'Outram, le 21, un combat heureux, confirmaient enfin aux Anglais la pleine possession, de ce redoutable rempart de l'insurrection des Cipayes.

Au mois d'avril, la révolte entraît dans sa dernière phase. Une expédition était faite dans le Rohilkhande, où s'étaient portés en grand nombre les insurgés fugitifs. Bareilli, la capitale du royaume, fut tout d'abord l'objectif des chefs de l'armée royale. Les débuts ne furent pas heureux. Les Anglais subirent une sorte de défaite à Judgespore. Le brigadier Adrien Hope fut tué. Mais, vers la fin du mois, Campbell arrivait, reprenait Schah-Jahanpore, et, le 5 mai, attaquant Bareilli, il couvrait la ville de feux et s'en emparait, sans avoir pu empêcher les rebelles de l'évacuer.

Pendant ce temps, dans l'Inde centrale s'ouvraient les campagnes de sir Hugh Rose. Ce général, aux premiers jours de janvier 1858, marchait sur Saungor, à travers le royaume de Bhopal, en délivrait la garnison le 3 février, prenait le fort de Gurakota dix jours après, forçait les défilés de la chaîne des Vindhya au col de

Mandanpore, passait la Betwa, arrivait devant Jansi, défendue par onze mille révoltés, sous les ordres de la farouche Rani, l'investissait le 22 mars, au milieu d'une chaleur torride, détachait deux mille hommes de l'armée assiégeante pour barrer la route à vingt mille hommes du contingent de Gwalior, amenés par le fameux Tantia-Topi, culbutait ce chef rebelle, donnait assaut à la ville le 2 avril, forçait la muraille, s'emparait de la citadelle, d'où la Rani parvenait à s'échapper, reprenait les opérations contre le fort de Calpi, où la Rani et Tantia-Topi avaient résolu de mourir, en devenait maître le 22 mai, après un héroïque assaut, continuait la campagne à la poursuite de la Rani et de son compagnon, qui s'étaient jetés dans Gwalior, y concentrait, le 16 juin, ses deux brigades que rejoignait un renfort du brigadier Napier, écrasait les révoltés à Morar, réduisait la place le 18, et revenait à Bombay, après une campagne triomphale.

Ce fut précisément dans une rencontre d'avant-poste, devant Gwalior, que succomba la Rani. Cette redoutable reine, toute dévouée au nabab, sa plus fidèle compagne pendant l'insurrection, fut tuée de la main même de sir Edward Munro. Nana Sahib sur le cadavre de lady Munro, à Cawnpore, le colonel sur le cadavre de la Rani, à Gwalior, c'étaient là deux hommes en qui se résumait la révolte et la répression, deux ennemis dont la haine aurait des effets terribles, s'ils se retrouvaient jamais face à face!

À ce moment, on peut considérer l'insurrection comme domptée, sauf

peut-être dans quelques portions du royaume d'Oude. Campbell rentre donc en campagne le 2 novembre, s'empare des dernières positions des révoltés, oblige à se soumettre quelques chefs importants. Cependant, l'un d'eux, Beni Madho, n'est pas pris. On apprend en décembre qu'il s'est réfugié dans un district limitrophe du Népal. On affirme que Nana Sahib, Balao Rao, son frère, et la Bégum d'Oude sont avec lui. Plus tard, aux derniers jours de l'année, le bruit court qu'ils sont allés chercher asile sur la Rapti, à la limite des royaumes du Népal et de l'Oude. Campbell les presse vivement, mais ils passent la frontière. Ce fut dans les premiers jours de février 1859 seulement qu'une brigade anglaise, dont l'un des régiments était sous les ordres du colonel Munro, put les poursuivre jusque dans le Népal. Beni Madho est tué, la Bégum d'Oude et son fils sont faits prisonniers et obtiennent la permission de résider dans la capitale du Népal. Quant à Nana Sahib et à Balao Rao, longtemps on les crut morts. Ils ne l'étaient pas.

Quoi qu'il en soit, la formidable insurrection était anéantie. Tantia-Topi, livré par son lieutenant Man-Singh et condamné à mort, était exécuté, le 15 avril, à Sipri. Ce rebelle, «cette figure vraiment remarquable du grand drame de l'insurrection indienne, dit M. de Valbezen, et qui donna des preuves d'un génie politique plein de combinaisons et d'audace,» mourut courageusement sur l'échafaud.

Cependant, la fin de cette révolte des Cipayes, qui eût peut-être coûté l'Inde aux Anglais, si elle se fût étendue à toute la péninsule, et surtout si le soulèvement eût été national, devait provoquer la chute de l'honorable Compagnie des Indes.

En effet, la Cour des Directeurs avait été menacée de déchéance par lord Palmerston dès la fin de l'année 1857.

Le 1er novembre 1858, une proclamation, publiée en vingt langues, annonçait que Sa Majesté Victoria Béatrix, reine d'Angleterre, prenait le sceptre de l'Inde, dont, quelques années plus tard, elle allait être couronnée impératrice.

Ce fut l'oeuvre de lord Stanley. Le titre de gouverneur, remplacé par celui de vice-roi, un secrétaire d'État et quinze membres composant le gouvernement central, les membres du conseil de l'Inde pris en dehors du service indien, les gouverneurs des présidences de Madras et de Bombay nommés par la reine, les membres des services indiens et les commandants en chef choisis par le secrétaire d'État, telles furent les principales dispositions du nouveau gouvernement.

Quant aux forces militaires, l'armée royale compte aujourd'hui dix-sept mille hommes de plus qu'avant la révolte des Cipayes, soit cinquante-deux régiments d'infanterie, neuf régiments de fusiliers, et une artillerie considérable, avec cinq cents sabres

par régiment de cavalerie, et sept cents baïonnettes par régiment d'infanterie.

L'armée native se compose de cent trente-sept régiments d'infanterie et de quarante régiments de cavalerie; mais son artillerie est européenne, presque sans exception.

Tel est l'état actuel de la péninsule au point de vue administratif et militaire, tel est l'effectif des forces qui gardent un territoire de quatre cent mille milles carrés.

«Les Anglais, dit justement M. Grandidier, ont été heureux de rencontrer dans ce grand et magnifique pays un peuple doux, industriel, civilisé, et de longue date façonné à tous les jougs. Mais qu'ils y prennent garde, la douceur a ses limites, et que le joug ne soit pas écrasant, ou les têtes se redressent un jour et le brisent.»